

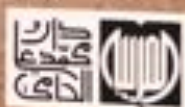
# LA MÉDITERRANÉE

## HISTOIRE, MYTHES ET CRÉATIONS

Textes réunis par :

SAADIA YAHIA KHABOU ET SABEUR SOUISSI

**LERIC**  
LABORATOIRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES  
LINGUISTICO-LINGUISTIQUES ET DE LITTÉRATURE



Méditerranée :

bassin emblématique de tous les sens

Armelle CHITRIT

Université Paris Saclay

LYA

Eya  
dans mon corps  
de la vie  
de la mort

يوجد  
يوجد في جسمي

Eya  
dans ma vie  
des merveilles  
de l'ennui

حياة و موت  
في حياتنا

Eya  
dans mes merveilles  
du soleil  
de la pluie

روائع و كرم  
في روائعي

Eya  
dans mon soleil  
une histoire  
qu'on oublie

شمس و مطر  
في شمسي

Eya  
dans mon histoire  
des espoirs  
du chagrin

قصة تنسى  
في قصتي

Eya  
dans mon espoir  
la mémoire  
d'un chemin

آمال و قنوط  
في آمالي

du soleil  
de la pluie  
des merveilles  
de l'ennui  
de la mort  
de la vie

ذاكرة طريق  
شمس و مطر

dans mon corps  
la mémoire  
d'un chemin  
d'un chemin  
d'un chemin...

روائع و أمل  
موت و حياة

في جسمي  
ذاكرة  
لرريق طريق طريق

FULLNESS (L Y A)

My flesh  
is flush  
with life  
and death

My life  
is rife  
with marvels  
and sins

Its marvels  
brimming  
with sun  
and rain

The sun  
drenches  
in full-leaf  
trees

These tears  
are teeming  
with hopes  
and grief

My hopes  
remember  
a road  
towards

...marvels  
and sins  
some sun  
some rain  
some death  
some life

my flesh is mellow  
with long memories  
of roads  
and paths  
and trails...

Plenitude (H)

O meu corpo  
está cheio  
de vida  
e morte

E na minha vida,  
existem  
maravilhas e  
tudo

Nas minhas  
maravilhas  
há sol  
e  
há chuva

Há  
no meu sol  
uma história  
esquecida

E na minha história,  
há esperanças  
e  
tristeza

Nas minhas esperanças  
há uma memória  
dum caminho...

de sol  
e de chuva,  
de maravilhas  
de tudo  
de morte  
e de vida

no meu corpo  
tem a memória  
duma estrada  
dum caminho

Illustration: Chitrit, A. Y A traduit en arabe, espagnol, anglais, portugais

Nous pouvons prendre pour acquis que la Méditerranée est un espace pluriel aux résonances immémoriales et aux échos prémonitoires. Le passage d'une rive à l'autre permet-il un surinvestissement sensoriel par l'épanouissement d'une sensibilité abstraite, d'une grammaire sous-marine aux fonds imaginaires d'où fuse le roman familial et linguistique d'une écriture entre plusieurs



langues, plusieurs terres, plusieurs façons d'être au monde et plusieurs gestes artistiques ? Ainsi définirai-je le paradoxe d'une *nostalgie de l'inconnu où voix et voie*, en se répondant, tissent un parcours qui engage ma responsabilité, moi-même habitée par l'étrange familiarité d'une Algérie où j'avais toutes les raisons de croire que je ne mettrai jamais les pieds.

Elle s'est insinuée en moi par les « parlures » et les réminiscences ont tracé mes « poèmes-fruits<sup>(1)</sup> ». Dans mon recueil *Rigole*<sup>(2)</sup>, vous trouverez des chapitres de poèmes intitulés par des interjections en arabe. Ma contribution retrace son arborescence pour témoigner d'une poésie surgie de cette langue « fantôme » ou « langue-mère ».

Entre le *maintenant* qui à chaque instant m'échappe et l'ignorance d'un passé qui m'habitue à être autre, se fait sentir une langue étrangère qui m'habite et me travaille sans que je puisse l'apprendre. L'arabe ? judéo-arabe-berbère-kabyle-espagnol, judéo-maghrébin, dialecte que le temps (di)gère. Cela charrie des sons comme des cailloux<sup>(3)</sup> dont je rencontre pas à pas les sensations entre vertiges affectifs douloureux, colériques ou joyeux. Une richesse méditerranéenne vouée à disparaître.



1 - C'est l'histoire de *Peaufine, Pantier Bio, Fruitdafruit ou la nostalgie de l'inconnu* (2003-2019).

2 - 2022 éditions Unicité, est écrit au retour de mon voyage au Maroc dans la vallée du Drâa.

3 - 2021 *Tessons Bleus*, éditions Unicité, va dans le sens de cette poésie de l'érosion.

Cela pose la question d'une richesse méditerranéenne aux qualités imaginaires, migratoires, qui un jour furent inscrites avec leur opulence. Rhizomes de cette mémoire intime et spectaculaire, hallucinante et exubérante. S'agit-il d'une symbolique amputée et quels chemins me fait-elle prendre pour en trouver les traces ? Cette part manquante, intangible justifie le poème de se glisser quelque part *entre les temps*.<sup>(1)</sup>

À la faveur de l'interlocuteur absent, ce qui disparaît, ce qui n'a pas laissé de traces, curieusement, devient ce qui met en évidence. Que reste-t-il ? De la civilisation à l'ignorance, entre la permanence et le bouleversement, la langue qui surgit ne reste qu'au bout d'elle-même dans le silence d'une « langue mère », « langue fantôme » dont le flottement me semble créateur. Propice au tissage, au travail des mains, le poème « Il y a » calligraphie l'hypothèse d'une écriture organique qui retourne un sablier pour surprendre l'alternative « d'un chemin, d'un chemin, d'un chemin... ».

*La langue-mère serait cette langue des émotions, des visions, des sons et des voix déposées et archivées dans le corps. De quelle façon la langue-mère navigue entre les langages et les signes, s'incarne dans plusieurs corps linguistiques, sensoriels, corporels, avec ou sans traduction ?*<sup>(2)</sup>

Situer le poème dans un *entre-temps* ne va pas sans faire remarquer que le passage qui se fraye d'une rive à l'autre fait lui-même *écriture*. Entre plusieurs langues, plusieurs terres, plusieurs façons d'être au monde, il se dégage comme la geste d'une création en interaction. Sans doute est-ce aussi ce qui caractérise ma démarche qui oscille entre théorie, création et transmission ?

Chaque poème, une fois trouvé, devient objet, matière, et peut interagir, voire remettre en marche quelque chose du monde. C'est ce en quoi consiste son *don* et son *dû* ; sa *performance* est une grâce

1 - cf. Armelle Chitrit, *Robert Desnos le poème entre temps*, Montréal, XYZ/PU Lyon, 1996.

2 - Armelle Chitrit « La nostalgie de l'inconnu », in *L'hypothèse d'une langue-mère, Théories Études Réveries*, sous la direction de Nadia Senti, Paris, L'Harmattan, 2022 ; reprise partielle de l'appel formulé par Michèle Ramond.



qui me rend ainsi protagoniste, dépositaire, tout à la fois serviteur et responsable. Mais où est l'interlocuteur? Telle est la question.

À l'aune des mythes identitaires monolithiques, ne s'agit-il pas en effet d'exclure le poème du leurre de sa complétude? Le concept de la *langue-mère* ou langue « fantôme » m'a permis d'explorer la trajectoire de l'*hypothèse-synthèse* qui le travaille. S'agissant d'une « écriture nécessairement migrante »<sup>(1)</sup>, le symbole est dynamique aussi longtemps que *l'un* ne va pas sans *l'autre*. Ce qui s'évertue à traduire un *passage* entre l'un et l'autre, de l'un à l'autre, relève de l'ouverture, de la transmission, d'une performance qui va au-delà du connu, au-delà de soi.

À l'image d'une arborescence sans fin, sortie du mythe identitaire et narcissique de l'auto-engendrement, la langue dite « fantôme » liée à mon expérience — d'enfant puis de poète-performer — renvoie alors à cet *inconnu*: part manquante du réel qui donne du jeu à l'imaginaire, de la diffraction à l'identitaire. Elle me permet de faire chemin, notamment de passer d'*écrire* à *jouer* le poème.<sup>(2)</sup> Semer les sons, les formes, les gestes jusqu'à (ac)cueillir cette première expérience de danse à l'espace Tangente à Montréal en 2001. C'est l'exemple du premier poème-fruit où j'investis le grésillement du poivron emblématique de tous les sens, fais transposer l'odeur en son, dans une musique commandée à Alexandre St-Onge. On l'entend dans le kinépoème<sup>(3)</sup> (cf. lien vidéo). La chorégraphie créée à partir d'une traduction en langue des signes du Québec par Élise Bourgeois-Guérin (cf. lien vidéo)<sup>(4)</sup> m'inspire plus tard un calligramme aux courbes protubérantes, doté d'un rouge précis. « coquelicot », « rouge du sang de l'ouvrier ». Sa brûlure et son écorchure éveillent alors une résistance. La générosité de sa chair se déploie en pleine lumière : ce qu'on respire sans voir ne tient plus de ma volonté : « C'est tout à coup la cuisine de ma mère qui libère de

l'oubli la mélancolie des femmes, des Juifs, chassés d'Espagne »...<sup>(5)</sup>  
Je suis à Barcelone et c'est l'heure de la sieste : l'odeur des poivrons me fait apparaître ce rouge intense que je juxtaposerai plus tard aux peintures de Dali, au sang d'une violence indélébile, intempestive meurtrie que j'aimerais nommer *Malgérie*.

تمسان  
Transparence fragile d'une jeune  
dent le cadavre à près les autres yeux de ses mains

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

تمسان  
تلقاها بارتة المعجزة  
اللون كسما بوردي أهدا  
الرقبة السمار  
أون نود أسرار المعجزة  
لأن حلقها  
تند الملعق والر حلقها

1 - Armelle Chitrit, « Le chant mère-fille de l'émigrante », premier article où apparaît cette hypothèse in *La francophonie sans frontière, une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin*, L'Harmattan, 2001.  
2 - Armelle Chitrit, « Jouer le poème » (3'30) <https://youtu.be/-nBpyBlJlnc>  
3 - Armelle Chitrit, « Poivrons » <https://youtu.be/gfFgZNmoXIU>  
4 - L'exemple beef du poème dansé, « Chiffons » en ligne : <https://www.dailymotion.com/video/xfcd4bo>

1 - Armelle Chitrit, Peaufine, avant-propos, p. 9.



Dans le poème, ce sont les gestes des mains qui évalent le poivron de ses pépins ; une « évidence » qui se déploie dans une danse où la langue se libère : répétitive, elle exhale le goût et, dans ce premier poème qui en transmet la saveur, elle nous glisse dans un temps particulier, un temps qu'on ne compte plus, un temps infini, celui que ma mère a passé dans la cuisine. Hommage lui soit rendu : « Comme un éclat rouge sur fond rouge ». Tous les sens sont en action : de la peinture à la danse, la polysémie du mot « langue » associée au rouge et au feu éveille le désir de sentir, d'écrire. Elle court la préférence d'une voix qui répète le geste pour se jeter à la rencontre de la beauté du monde. Entre les langues s'effectue le partage d'un jeu. D'abord langue des signes pour le non-dit de cette expérience dont la qualité du mouvement ne nous échappe pas. « Le fruit, un monde à lui seul, rend au poème son arborescence secrète qui le détache d'un plus profond silence »<sup>(1)</sup>. Puis, l'arabe dialectal pour ce poème qu'Ahlam Slama a traduit et interprété dans le spectacle qui s'en est suivi : *Fruidafruik ou la nostalgie de l'inconnu*.<sup>(2)</sup> « J'écoute ce qui se tait, en français, pour se délier plus loin dans les calligraphiques de mon histoire, pleine d'allers simples »<sup>(3)</sup>.

*Née à Paris, mes parents en Algérie, mes enfants au Québec, j'ai émigré au Canada, là même où je commence à tracer les fables de cette diaspora sensorielle dans un dialogue qu'il faudra bien poursuivre. Le poème-fruit bouleverse la place des émotions quand il parvient à délivrer leur intensité. Il provoque un parcours, une saveur nouvelle : l'aventure poétique que je vous propose*<sup>(4)</sup>.

1 - Peaufine, *Fables gourmandes*, français-anglais-arabe, Paris, éditions Unizid, 2019, p. 10 et suivantes

2 - <https://youtu.be/4kkwN4TZkY> extrait de 10 minutes

3 - *Ibid*

4 - *Op. cit.*, pp. 9-10.

## الفلفل

حشرة أو نباتة  
لذاتها فالحولاء مع الكثر  
و هذالك اليوم  
تكرارية واحد لوحد  
كس لالك البنت  
التي لاناك فالحولاء  
سنتح نديك فالحولاء  
هاديك الريحه لغير نينا  
فدالك لعمرك مع الفلفل  
تأخذ تعيش من طيبا



## Poivron

Beurre et tomates,  
pâtés, pastiches  
dans les autres restaurants,

les autres poivrons,  
sans regard,  
et est all,  
ou tout des choses nouvelles,  
hâtivement fait.

chacun peinte ou palette,  
genre l'œuvre en peinture  
pour un poivron digne  
arrivé aux lèvres du poivron.

Un verre de table  
comme un bord des temps  
l'œuvre finale  
de la langue et du temps.

des le monde et retourne au chair

comme un éclat rouge sur fond rouge,  
comme un éclat rouge sur fond rouge,  
comme un éclat rouge sur fond rouge.

humide

et humide en air.

Ces poivrons sont le brasier de nos intuitions qui brûlent encore avec l'ardeur du meilleur. De l'Espace Tangente où leur danse en langue des signes du Québec les faisait grésiller sur la musique concrète d'Alexandre Saint-Onge, jusqu'à cet Ailleurs, où chante « Tiencen »<sup>(1)</sup>. *Tiencen!* Le visage de ma mère faisait tinter ces deux syllabes. Le goût et la couleur fusionnaient. Et dans sa main nue, l'énigmatique orange soudain apparaissait : la vraie, celle que je n'ai ni mangée ni écrite, juste hallucinée<sup>(2)</sup>. Certains mots ouvrent la fenêtre d'une nostalgie étrange, où il est dit d'avance que tout est

1 - *Ibid*

2 - *Op. cit.*, p. 8.



peut, saut... le récit d'une exclamation « Tlemcen ! » : « À Tlemcen les oranges, tu les mangeais sur l'arbre ! »

Dans une langue familière que je ne parle pas, dont le chapitre plein de lumière n'exagère rien de ce qui fut la violence de l'Histoire, apparaît le poème « Tlemcen ». Toute l'expérience de ce poème avec ses traductions intensifie l'écho d'une intonation maternelle, et le paysage perdu de la langue mère.

J'ai dû écrire ce poème pour faire exister la ville natale de ma mère, à 200 km à l'ouest d'Oran. Le signifiant seul ne me permet pas d'y accéder. Selon la pratique surréaliste d'un rêve éveillé, ce poème me vint par l'expression du visage de ma mère. Ces deux syllabes devaient me donner la possibilité du passage d'une rive à l'autre. Créer, c'est aussi traduire, remettre en son, en mouvement, ce qui semble figé pour toujours. Cette coupure n'était pas la première...

Rappelons ici que Tlemcen, capitale culturelle du Maghreb, la rendue célèbre par le rabbin Ephraïm Al'Kaoua, arrivé d'Espagne par le Maroc avant la chute de Grenade (1492). Encore que sa présence soit attestée dès le premier siècle avant notre ère, les habitants de la région de Tlemcen n'avaient pas le droit de cité dans cette capitale des rois de Beni Zeyane. Ils devaient séjourner seulement en banlieue, c'est-à-dire à Agadir. Lorsque le sultan Abou Taïfne fit faire appel à l'art médical du Rav Ephraïm car sa fille se trouvait dans un état terrible, le Rav la guérit miraculeusement et pour cela sollicita la possibilité d'édifier la première synagogue et l'autorisation de séjour pour les Juifs d'Espagne, de Majorque et du Maroc. Par la suite, la communauté juive s'installa, organisée autour de dix-sept synagogues non loin de Mechouar. Après avoir répandu ses marques de sagesse et de sainteté, le Rav Ephraïm Al'Nkaoua mourut (1390-1442). Sa famille repose au bout d'une allée bordée d'arbres. Pour l'épithète on peut lire en hébreu sur une longue pierre blanche à la chaux : « Ici repose celui qui fut notre orgueil, notre couronne, la lumière d'Israël, notre chef et maître versé dans les choses divines ». Sa sépulture fait l'objet d'un pèlerinage annuel ; lors de ces fêtes appelées Hilloula, quarante jours après Pâques, les gens viennent de toute l'Algérie. Au Temps des Cerises<sup>(1)</sup>, ils faisaient des vers. Dan-

1 - C'est aussi une célèbre chanson de la Commune de Paris.

le cimetière, des groupes de musiciens jouent la musique arabo-andalouse.

Ma mère racontait en arborant un large sourire qu'on y on dansait, chantait, pique-niquait et se rendait en calèche dans ces vastes jardins. Ainsi s'est construite l'exception culturelle de Tlemcen où le saint homme dont le père brûlé vif par les flammes de l'Inquisition espagnole redonna dignité à son peuple à la faveur d'un humanisme universel.

Non loin de son tombeau, murmure une source d'eau très claire, d'où le nom de *Tlemcen* qui signifie « les sources ». La source d'eau offerte est aussi celle de la Torah — dit-il —, qui demande la bonne volonté de chacun.

Après ma rencontre avec Derrida, j'ai cessé de refouler publiquement mes origines et engagé l'humanisme de ma foi intellectuelle dans le projet « Poésie en forme d'espoir » qui marque le tournant de mon indépendance. Durant mon doctorat (dirigé par Julia Kristeva), je n'ai pu ignorer longtemps la triste fin de Desnos, déporté puis mort à Terezin des suites de sa Résistance. Mes recherches post-doctorales (avec Pierre Ouellet et Régine Robin) avaient porté sur un corpus pendant et après la seconde Guerre mondiale, posant la poésie comme témoignage de la Shoah. J'ai fondé le Labo de Lettres et parmi mes projets celui de me joindre à la Marche mondiale des femmes du Québec pour questionner mon identité de personne précaire, migrante, désavouée voire dénigrée par l'homme que j'aimais. Faut-il dire ici que ma découverte de l'Amérique est concomitante à la remontée de l'extrême-droite et de l'antisémitisme en France à la fin des années 80 ? J'obtiens la nationalité canadienne après une demande d'immigration en 1990 (année de la profanation du cimetière de Carpentras).

Tlemcen : d'abord dessinée de façon symbolique, puis réelle, me fait revenir sur le vieux continent après que ma voix a tissé le lien entre la théorie et la création, entre le réel du dedans et celui de ma mission. Ma vocation poétique, singulière et plurielle, m'a permis paradoxalement de m'appuyer sur une solitude bordée de mes deux enfants issus de l'amour. C'est dans ce contexte-là que réapparaît le besoin de faire le point sur « le flou des années ». Sortie du désert de ma quarantaine, le déclencheur, fort probablement sensoriel



rencontre l'inconscient, et fait percuter la mémoire, surgir et remonter à la surface les éléments qui vont permettre les ouvertures de ce parcours arborescent englobant cette *nostalgie de l'inconnu*.

Plusieurs étymologies à ce nom, dont celle «des sources» en arabe avec un jeu de mots possible dans le parler populaire, audible entre ces deux syllabes Tlem-cen : «qui rassemble les humains»<sup>1</sup>. Écrire «Tlemcen» à Montréal, pendant la décennie noire, c'était tenter d'unir des pans de monde, de braver l'impuissance, devant les récits d'horreurs que nos voisins algériens nous rapportaient. En avaient pu fuir... Était-il encore question d'y mettre les pieds ?

Quelques années plus tard, chance fut donnée à un groupe de passer entre les gouttes, pour commémorer le 500<sup>e</sup> anniversaire de la merveilleuse histoire du Rav' de Tlemcen. Cette fête, en plus d'être joyeuse et printanière, avait l'importance d'un conte qui n'en était pas un : étant parvenu à guérir la fille du Sultan, le saint homme, savant religieux et médecin, choisit comme simples honoraires qu'on permit à son peuple de vivre librement hors du «mellah»<sup>2</sup>. Let my people go ! Librement Juifs.

Célébrer l'anniversaire de ce *Temps des Cerises* était une grâce qui me délivrait des fantasmes et faisait mériter que «Juin» prenne un «s» au pluriel dans ce poème si particulier de «Tlemcen». Par ailleurs, raviver le folklore du pèlerinage traditionnel sur cette tombe réaffirmait le prestige de cette ville, «capitale culturelle du Maghreb». Juifs, soudain accueillis par Bouteflika. Non, ce n'était pas une blague. Moi, la fille d'un grand communiste, je venais donc aussi de là ! J'ai prolongé cet instant un peu trop court où j'ai pu apercevoir la beauté délicieuse de ce pays, grâce à la traduction d'Ahlam. Le langage des sens dissout les frontières. Le fruit surgit ! «Laki'l hayat !», «Pour toi la vie» : le cri qui s'échappe d'où vient la vie : Hiyem-Ledmia ! Une gazelle vient de naître. C'est la fille d'Ahlam Slama. Une façon qu'a l'écho de foisonner, de voisiner avec cette voix. Mais aussi, peu après ma venue à Hammamet pour le colloque, j'ai vu l'exposition à l'Institut du monde arabe sur les

1 - NDA : Ne pensez pas qu'il vous aura tout dit. C'est aussi un mystère ; il faut regarder faire, faire et refaire !

2 - Quartier auquel les Juifs étaient assignés dans les villes du Maghreb.

Juifs d'Orient et le hasard m'a portée à la vallée de mes ancêtres plus lointains où coule le Drâa. Dans cette vallée, il arrivait que les familles d'origines différentes s'unissent pour prévenir des conflits qui pouvaient naître autour du partage de l'eau. Cette histoire-là n'est pas écrite ou très peu. Reste que la biodiversité du bassin méditerranéen mérite qu'on s'inquiète des peuples disparus derrière les façades de pisé, civilisations dont les traces et les dialectes sont en train de fondre irréversiblement. On ne peut pas refaire l'Histoire : «ce qui est fait est fait» !

Pendant, ne faudrait-il pas réintroduire des spécimens comme on le fait pour toute espèce menacée ? Marcher quelquefois dans les pas des ancêtres — Titrit ! — dont les étoiles se souviennent.

Les mots me sont revenus en marchant dans le désert. Traduire ce chemin de réminiscences pour entendre chuchoter l'absence, c'est une prière de paix et de mémoire infinie, d'hier à aujourd'hui.

Nous vivons encore «le temps des Cerises», chant d'amour, de saison et de Résistance... Fruit inattendu bondissant dans mon cœur comme un chant réparateur. De la couleur au mouvement, de la musique à la consistance, chair d'une autre chair, cette lumière sous laquelle la langue vit sa «vraie vie» est encore un «Ailleurs».

Après cet inconnu de la Méditerranée, j'ai eu l'Atlantique à traverser...

Vivre à Montréal, c'est en permanence saisir la présence de l'autre, dans un va-et-vient du français et de l'anglais. Le Festival Blue Metropolis Bleu a été créé pour briser la solitude des langues, phénomène caractéristique de la société québécoise. J'y ai rencontré des âmes sœurs. Parmi elles, Dany Laferrière, Sherry Simon, Régine Robin, Rae Mary Taylor, Yolande Amzallag... et Émile Ollivier qui, avec Henriette Bessis et d'autres de mes amis, a placé le poème de «Tlemcen» loin devant les autres... Pourquoi ?

Ne gardons-nous pas tous la «Nostalgie de l'Inconnu»<sup>1</sup>, comme celles des beaux jardins aux siècles d'or ? «La souffrance enfante les songes / Comme une ruche ses abeilles»<sup>2</sup>.

1 - Titre de mon récent article publié dans le colloque dirigé par Nadia Setti sur la langue-mère, aux Presses universitaires de Vincennes.

2 - chante Ferrat sur le «Prologue» des *Poètes* (1963) d'Aragon.



Car j'ai bien vu les cigognes, respire l'air sain et ou encore l'eau des sources de Tlemcen, comme si la nostalgie de ma mère s'était transmuée en promesse.

Un frisson me vient dans la nuque au chuchotement de « Cerises<sup>(1)</sup> » sur l'air si connu de la Commune auquel j'ai greffé mes propres paroles. J'entends s'écouler le chagrin et me souviens de la chaux maculée par la projection des noyaux et je me rappelle le noir velours des cerises du Valais. C'était le fruit préféré de ma sœur. Je fais encore jouer l'absence.

La coupure est dans le piaillage criard des oiseaux qui répond au cri strident des trains. La marque sonore des fractures produit le Verbe qui fait aussi les choses...

Les trains nous séparent toutes les deux de notre mère malade, auparavant coupée de sa mer Méditerranée, de sa mère morte prématurément : autant de signes avant-coureurs de cette écriture migrante. Ma dernière pièce électroacoustique est créée à Lyon dans « Le grand concert ferroviaire<sup>(2)</sup> » au même moment que le colloque d'Hammamet ! Elle tourne autour de cette aventure poétique qui commence au creux de l'enfance avec le Convoi « Feu et joie ». De France en Suisse, du soir au matin, de la cité parisienne à la montagne jurassienne, de la sidération à la plume dans un train où l'écriture murmure ses rêves et ses secrets.

Dans ce baiser lointain où naît le poème-fruit, la langue goûte surtout au silence par tous ces maux avec ou sans jeu de mots. Elle cherche une limpidité pour étancher la soif, et adoucir les larmes des gorges nouées. Ces fruits sont nés dans les pauses « intercalaires » d'un plus profond chahut. Leur saveur culmine, soucieuse de redéfinir le partage d'un savoir intime en temps réel.

*Peaufine* c'est la consistance d'un dialogue à la fois tangible et incompréhensible dont l'origine se perd comme le sel se mêle à l'eau.

1 - cf. le site [damedespoemes.fr](http://damedespoemes.fr) pour le poème « Cerises » adapté parmi nos « kinépoèmes ».

2 - <https://electropresence.com/en/even/44129/le-grand-concert-ferroviaire> initié par Marc Favre avec qui je crée la lecture notamment de Pestov : « À part ça je porte en moi tous les rêves du monde », Avignon 2022.

Du temps de glaner au geste d'écrire, l'imaginaire flirte avec la référence, en fait éclater les contours. Le rêve issu d'un *Panier Bio* s'est transformé en théâtre d'ombres pour étayer la générosité continue de cette « langue-nature ». Soutenue par l'ambition d'un monde meilleur, j'avance en luttant pour la trouver.

Initiatrice, médiatrice, « Dame des poèmes » comme m'ont nommée les galeristes de la rue Burdeau, j'endosse une mission multiple qui prend la forme d'hypothèses, rencontre des projets qui se poursuivent bien au-delà de ce que j'ai pu imaginer.

C'est le terrain infini d'une exploration poétique que je taille en laissant derrière moi toutes les découvertes sous la forme de lectures, ateliers, représentations théâtrales, textes et autres transpositions.

Revenue en France (après Montréal), j'ai trouvé dans cette aventure multipliée un nouveau point de départ qui me fit ressentir une confiance dans le chemin à poursuivre, même si précaire.

Le poème s'adresse au cœur quand il a trouvé sa langue, depuis lequel à son tour, elle déploie l'intimité consistante du temps, dans lequel s'inscrit le travail difficile et joyeux de l'artiste. Entre rives et rêves, les êtres aussi se transforment dans la juste attention que le poème cherche.

Le fruit se partage simplement. Il met lui-même en scène cette générosité du bassin méditerranéen et à fortiori du monde : « Ce silence autour des mots, tant que cela respire, donne à sentir le temps aussi vivant qu'il vous vient à la bouche, aussi vrai que les mots peuvent accoucher d'une eau plus claire. L'intensité du goût donne aussi la liberté de choix. Retrouver du désir, sa forme première : jouer avec le merveilleux par la simple expérience d'un toucher à distance. Faire fructifier de « bio » ce que l'on croit naturel et vivant<sup>(1)</sup> ».

Ma mère évoquait les temps chauds par la folie des abricots. Je l'ai imaginée plus que je ne l'ai connue, écrite dans « L'abricot », son fruit préféré. C'est un poème en prose au début du recueil.

Cette cueillette d'une écriture-nature, où les mondes se répondent délicatement entre nos mains, crée le temps de glaner,

1 - Avant-propos de *Peaufine*, op. cit.

entre l'imaginaire et la référence, le bassin de la mer Méditerranée.  
Peut-il par ces réminiscences et ces moments rêvés devenir le temps  
d'un nouveau partage, et par cette arborescence sans fin, s'inscrire  
au patrimoine humain d'une paix qui, elle, ne devrait plus rester  
imaginaire.<sup>(1)</sup>

Vos commentaires sont les bienvenus

[damedespoemes.fr](http://damedespoemes.fr)